

LA THEOLOGIE DE LA LIBERATION

SOURCE D'INSPIRATION DANS LA LUTTE POUR LA JUSTICE

Par **MARTIN MAIER**, jésuite depuis 1979, ancien directeur de la revue *Stimmen der Zeit*, professeur à Paris et au San Salvador, depuis 2014 secrétaire pour les affaires européennes au JESC (Jesuit European Social Centre), Bruxelles.

Il y a 38 ans je suis entré dans la Compagnie de Jésus parce que voulais m'engager pour un monde plus juste à partir de ma foi chrétienne, à la suite de Jésus. J'étais particulièrement impressionné par le témoignage de l'archevêque Oscar Romero du Salvador, qui avait été assassiné en 1980 à cause de son engagement prophétique pour la foi et la justice¹. En cherchant une théologie qui corresponde à cette préoccupation, j'ai découvert la théologie de la libération. J'ai rédigé une thèse sur deux de ses représentants éminents : Ignacio Ellacuría, assassiné en 1989, et Jon Sobrino. Au centre de la théologie de la libération, il y a l'option pour les pauvres et la conviction que la foi chrétienne implique une responsabilité sociale et politique. Dans cet article je vais essayer d'expliquer comment la théologie de la libération peut fonder et inspirer la lutte pour la justice.

UN RENOUVEAU THEOLOGIQUE

La théologie dominante dans l'Église catholique du 19e et de la première moitié du 20e siècles était la « théologie néoscholastique ». Elle traçait des frontières nettes entre l'ordre du naturel et celui du surnaturel et – conséquence logique – entre Dieu et l'homme, entre Église et monde, foi et histoire. Allait dans le même sens une certaine interprétation de la spiritualité, qui tranchait tout aussi clairement entre Dieu et l'homme, corps et âme, action et contemplation. La vie en ce bas-monde n'était qu'une sorte d'étape transitoire sur le chemin de l'éternité. Aussi l'Église devait-elle se soucier du salut des âmes. Son objectif premier devait être de faire entrer le plus d'hommes possible « au ciel ». Les principaux moyens pour cela étaient les sacrements.

Au centre de la théologie de la libération, il y a l'option pour les pauvres et la conviction que la foi chrétienne implique une responsabilité sociale et politique.

Dans les années 1950, toutefois, un important renouveau théologique dépassa la théologie néoscholastique. Je ne mentionnerai ici que deux noms particulièrement représentatifs de ce renouveau : Henri de Lubac du côté français et Karl Rahner du côté allemand. La « nouvelle théologie » en France s'inspirait des pères de l'Église des premiers siècles après Jésus Christ. Elle se rendait compte que, avec le modèle des « deux étages » de nature et de grâce, la théologie s'était éloignée d'une vérité centrale de la foi chrétienne. Le concile de Chalcédoine avait en effet défini en 451 l'union « sans confusion et sans séparation » en Jésus Christ de la divinité et de l'humanité. Cette relation de tension dialectique fonda une nouvelle conception du lien entre Dieu et monde, histoire profane et histoire de

¹ Cf. MAIER M. (2016). *Oscar Romero. Prophète d'une Église des pauvres*, Paris, Éditions Vie chrétienne.

salut, spiritualité et action, mystique et politique. Ce fut la base théologique du Concile Vatican II.

Le concile Vatican II signifiait un tournant copernicien pour l'Église : elle ne mettait plus ses propres intérêts et droits au centre mais le bien des hommes et de tous les hommes. Le pape Jean XXIII le disait ainsi : « L'Église ne devrait plus s'occuper de ses propres problèmes mais de servir toute l'humanité dans sa recherche de justice, de paix et d'unité ». Ce message est très proche de l'appel du pape François à une Église décentrée, qui soit un « hôpital de campagne » pour le monde.

Le concile Vatican II signifiait un tournant copernicien pour l'Église : elle ne mettait plus ses propres intérêts et droits au centre mais le bien des hommes et de tous les hommes.

La naissance de la théologie de la libération doit être considérée dans le contexte plus vaste de la mise en œuvre du concile Vatican II au sein de la réalité latino-américaine. Lors d'une importante réunion à Medellín en 1968, les évêques latino-américains lièrent la situation inhumaine de pauvreté et d'oppression frappant la majorité des habitants du sous-continent latino-américain avec le Dieu qui veut libérer les hommes. Ils considèrent ainsi la réalité historique et sociale en la rapportant directement à Dieu et à Son plan de salut :

« De fait, les signes des temps qui sur notre continent s'expriment prioritairement dans l'ordre social représentent un lieu théologique et un appel de Dieu »².

Appuyés sur la foi et se fondant sur la Bible, ils en tirèrent la conséquence logique de l'option pour les pauvres. L'assemblée des évêques et la théologie de la libération en train de naître se fécondèrent mutuellement. Peu de semaines auparavant, Gustavo Gutiérrez, alors prêtre diocésain péruvien et aujourd'hui dominicain, avait parlé pour la première fois d'une « théologie de la libération ».

Selon les pays et la formation théologique préalable, il y a différents accents chez les représentants de la théologie de la libération, de sorte qu'il serait plus juste, en réalité, de parler de « théologies de la libération » au pluriel. Jorge Mario Bergoglio confirme, en tant que pape François, l'essentiel de la théologie de la libération avec son programme d'« une Église pauvre pour les pauvres » ou le lien qu'il fait entre foi et justice et sa critique prophétique des structures sociales économiques injustes. Dès sa formation, il fut marqué sur ce point par une théologie de la libération spécifiquement argentine, fortement influencée par la piété populaire. Les représentants principaux de cette dernière sont Lucio Gera et Juan Carlos Scannone.

L'OPTION POUR LES PAUVRES

Il est toutefois un élément décisif et obligatoire dans toutes les formes de théologie de la libération : l'option pour les pauvres. Cette dernière n'a pas en premier lieu un fondement social ou politique, mais une base biblique et théologique. Yahvé se révèle être un Dieu qui libère, qui tire son peuple de la servitude d'Égypte pour le mener dans la Terre promise. Il s'avère être le défenseur de la veuve et de l'orphelin

² Document final de la 2e Conférence générale de l'épiscopat latino-américain de 1968, document 7, 13 : *L'Église dans la transformation actuelle de l'Amérique latine. Conclusions de Medellín 1968*, introd. et trad. par Charles Antoine, Ed. du Cerf, 1992.

– les plus pauvres et les plus faibles dans la société des fils d’Israël. Et, à travers ses prophètes, il se livre à une critique sévère des conditions de vie injustes.

Jésus de Nazareth s’inscrit dans cette tradition prophétique, notamment quand il annonce le Royaume de Dieu pour les pauvres. Il n’est donc pas surprenant de trouver les pauvres en des endroits clés du Nouveau Testament. Dans sa prédication-programme à la synagogue de Capharnaüm, Jésus lit dans le livre du prophète Isaïe :

« Le Seigneur m’a envoyé annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres » (Luc 4,18).

Dans les Béatitudes, les pauvres sont à la première place :

« Heureux vous les pauvres, car le royaume de Dieu est à vous » (Luc 6,20).

Dans le cri d’allégresse de Jésus, il est dit :

« Je te bénis, Seigneur du ciel et de la terre, d’avoir caché cela aux sages et aux savants, et de l’avoir révélé aux tout petits » (Matthieu 11,25).

Et finalement, dans le grand discours sur le Jugement dernier à la fin de l’évangile selon Matthieu, Jésus dit ne faire qu’un avec les pauvres et les miséreux, il s’identifie avec eux. Ce sont eux qui méritent en premier lieu d’être appelés ses représentants.

Il est un élément décisif et obligatoire dans toutes les formes de théologie de la libération : l’option pour les pauvres.

L’option pour les pauvres est présente aussi dans l’incarnation du Dieu qui se fait homme. Déjà Paul en était conscient quand il écrivait aux Corinthiens :

« Lui qui était riche est devenu pauvre pour vous afin de vous enrichir de sa pauvreté » (2 Corinthiens 8,9).

Jon Sobrino a insisté sur un double abaissement de Dieu dans l’incarnation :

« Dieu s’est tourné vers ce monde, il s’est inséré dans notre histoire et il est devenu partie prenante de notre humanité dans le faible et le petit, dans les pauvres et les opprimés. Notre Dieu est un Dieu qui a pris chair, qui s’est abaissé deux fois : d’abord vers l’humain et ensuite, au sein de cette humanité, jusqu’au faible et au pauvre »³.

LES SIGNES DES TEMPS

Le deuxième aspect qui caractérise la théologie de la libération, c’est d’admettre dans la foi que Dieu n’agit pas seulement dans le cœur de l’homme mais qu’il est aussi présent dans l’histoire, et que cette présence et ses desseins sont révélés dans les signes des temps. Le salut chrétien n’est pas purement dans l’au-delà : il commence ici-bas, dans ce monde, et il comporte aussi une dimension sociale et politique. Ce rappel est important pour désarmer le reproche de la critique religieuse au 19^e siècle, selon laquelle la religion serait l’opium du peuple et une pure consolation fixée sur l’au-delà.

Les signes des temps doivent être discernés et interprétés. Le critère le plus important pour discerner si dans un événement Dieu se communique ou non est l’Évangile. Il faut donc poser la question : qu’a fait Jésus face à la pauvreté et à l’oppression, que ferait-il aujourd’hui, de quel côté serait-il ? Le concile Vatican II ne veut rien dire d’autre en soulignant que les signes des temps doivent être

³ Sobrino J. (1991). Gemeinschaft mit den gekreuzigten Völkern, um sie vom Kreuz abzunehmen, in: *Bausteine einer Ekklesiologie der Ortskirchen*, hg. von L. Bertsch, Freiburg, p. 115.

interprétés « à la lumière de l'Évangile ». Mais les signes des temps ne sont pleinement reconnus qu'à partir du moment où ils débouchent sur une action pratique. Aussi un critère supplémentaire pour discerner ces signes est-il donné par les fruits qui en résultent. Autrement dit, là où justice, paix et communauté augmentent, là les signes des temps sont reconnus, là ils correspondent à la volonté de Dieu qui se dévoile en eux.

LE PRIMAT DE LA PRATIQUE

La troisième dimension constitutive de la théologie de la libération est son orientation pratique. Dans sa méthode elle suit la triple démarche du « voir-juger-agir » de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne. Elle se veut une contribution au changement de la réalité, dans le sens d'une réalisation progressive du royaume de Dieu. C'est pour cette raison que les théologiens de la libération se réclament des prophètes de l'Ancien Testament : pour eux, connaissance de Dieu et pratique de la justice se tiennent en effet étroitement la main :

« Il épouse la cause du pauvre et du malheureux... N'est-ce pas cela me connaître réellement ? Oracle du Seigneur » (Jérémie 22,16).

Le critère le plus important pour discerner si dans un événement Dieu se communique ou non est l'Évangile.

L'orientation pratique de la théologie de la libération peut être mise en relation avec un principe important de la spiritualité ignatienne. Dans la « Contemplation pour obtenir l'amour » de la Quatrième semaine des Exercices spirituels, Ignace de Loyola souligne que « l'amour doit se mettre dans des actes plus que dans des paroles ». En termes modernes, on pourrait voir là un primat de la pratique qui est constitutif pour la théologie de la libération. Celle-ci naît de l'engagement pour la justice et la libération et vise le retour à la pratique.

Chez Ignace, le primat de la pratique est implicitement fondé dans la quête et la découverte de la volonté de Dieu. Il importe de mettre en œuvre la volonté de Dieu. En dernière instance, c'est la compréhension de la vérité dans l'évangile selon saint Jean qui est en jeu : la vérité doit être faite. Gaston Fessard, jésuite et théologien français, a donné, dans ce sens, une interprétation dynamique du verset johannique « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie » : cela veut dire « Je suis la méthode pour accorder ensemble la théorie et la pratique ».

La vérité de l'Évangile doit donc être pratiquée. On apprend à connaître Jésus en marchant dans ses pas. La suite du Christ devient une catégorie pertinente de la connaissance et un principe herméneutique fondamental. C'est aussi une des intuitions fondamentales de l'Église en Amérique Latine après le concile Vatican II ainsi que dans la théologie de la libération. Ce qui a été décisif ici, c'est le retour à la personne de Jésus de Nazareth et à son histoire, dont témoignent les auteurs des évangiles et des autres écrits figurant dans le Nouveau Testament⁴.

⁴ Par exemple, Paul dont la première lettre conservée est datée, selon les experts, de 50-51, soit une vingtaine d'années après la mort de Jésus.

UNE DEPRISE ENGAGÉE⁵

La théologie de la libération a été critiquée parce qu'elle donnerait trop d'importance à l'action humaine au détriment de la confiance en Dieu. Cette critique n'est pas fondée. La spiritualité ignatienne peut aider à concevoir cette relation d'une manière équilibrée. Une sentence attribuée à Ignace dit:

« Fais confiance à Dieu comme si tout le cours des choses dépendait de toi, en rien de Dieu. Cependant, mets tout en œuvre comme si rien ne devait être fait par toi, mais tout par Dieu seul ».

C'est une phrase compliquée et même, à première vue, contradictoire : comment faire confiance à Dieu comme si le succès de mon action ne dépendait pas de lui ? Et comment engager mes propres compétences de telle sorte que ce soit Dieu qui accomplisse toute chose ?

Il existe du reste une version simplifiée de la sentence :

« Fais confiance à Dieu comme si le succès de ton travail dépendait uniquement de Dieu et non pas de toi. Mais exerce tout ton zèle comme si rien ne dépendait de Dieu et tout de toi ».

Même de tonalité différente, les deux versions visent la même attitude intérieure. Dans la première version, plus complexe, Ignace a certainement entrelacé encore plus étroitement la confiance en Dieu et l'implication de nos facultés propres : en engageant mes propres moyens et capacités, je dois toujours rester conscient qu'en dernière instance le succès dépend de Dieu, mais dans la confiance la plus absolue, je ne dois pas oublier d'y contribuer de toutes mes forces. Pierre Teilhard de Chardin a désigné avec justesse l'attitude fondamentale exigée ici comme une « déprise engagée » (réf). Pour faire court, on pourrait aussi décrire une telle disposition comme suit : cela dépend de moi, mais ne tient pas à moi. Je n'ai pas à sauver le monde. Mais Dieu m'invite à apporter ma pierre à la construction de son royaume dans le monde.

⁵ Ce passage est fortement inspiré de MAIER M. (2016). *Oscar Romero. Prophète d'une Église des pauvres*, Paris, Éditions Vie chrétienne.